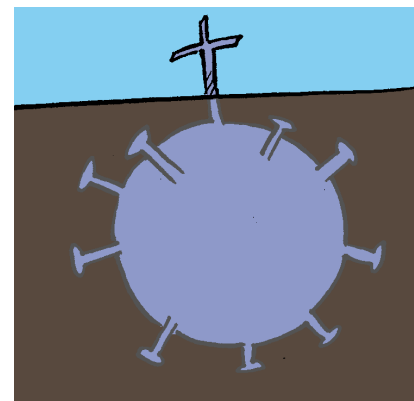


COVID19 : COMMENT ÇA PEUT FINIR ?

Le coronavirus est toujours là et personne ne sait quand la crise va finir. Mais le passé peut aider à comprendre la fin des épidémies.



LA NATURE OU L'HOMME

Dans l'histoire, il y a déjà eu des épidémies : la grippe espagnole, la peste... Le média FranceInfo s'est intéressé à la façon dont ces épidémies se sont terminées. En général, soit elles ont disparu toutes seules, soit l'homme a trouvé des solutions.

LES SAISONS

Il y a des maladies qui sont liées aux saisons. La grippe a besoin du froid et de l'humidité pour se développer. Elle disparaît au printemps... mais revient l'hiver.

LES CHANGEMENTS

Le virus peut changer et devenir moins dangereux. Quand la syphilis est apparue, c'était une maladie très grave qui tuait. Aujourd'hui, il est possible de la soigner.

LA PROTECTION DE TOUS

On parle beaucoup de l'immunité collective. Quand une personne est malade, son corps apprend à se défendre. Il produit des anticorps qui s'attaquent au virus. Le plus souvent, la personne est ensuite protégée de la maladie. Elle ne l'attrape pas une 2^{ème} fois. Elle est immunisée. Pour qu'une maladie ne puisse plus se développer, il faut que 60 % de la population soit immunisée. C'est ainsi que la grippe espagnole a été stoppée.

ISOLER LES MALADES

En 2003, le SRAS, un coronavirus comme le Covid19, est apparu. Les malades ont vite été isolés. Ils ont contaminé peu de personnes (8 000 malades et 774 morts).

LA VACCINATION

Quand toute une population est

vaccinée et ainsi protégée, la maladie ne peut plus se transmettre. Grâce aux vaccins, la variole a disparu dans les années 80.

CONTRÔLER LA MALADIE

Le paludisme est une maladie qui se transmet par les moustiques. En tuant les moustiques, l'homme essaie de stopper son développement. Bien sûr, des maladies sont aussi soignées grâce aux médicaments. Et les chercheurs, en comprenant comment un virus se transmet, peuvent nous apprendre à le contrôler.

SOLIDAIRES À TRAVERS LES ANS



Il y a 170 ans, les Irlandais étaient touchés par une grave famine, à cause d'une maladie de la pomme de terre. En Amérique, les Indiens Choctaw, pauvres, avaient alors réussi à réunir 170 dollars (environ 4 500 € aujourd'hui) pour les donner aux Irlandais. Quelques années avant, des Européens leur avaient pourtant pris leurs terres. Pourquoi en parler maintenant ? Parce que les Irlandais n'ont pas oublié ce geste de solidarité. Aujourd'hui, les Indiens sont très touchés par le Covid19, à cause de la pauvreté. Beaucoup en meurent. Un appel aux dons (déjà 3,7 millions de dollars réunis) a été lancé pour venir en aide aux Navajos et aux Hopis. Les Irlandais ont été très nombreux à y répondre, expliquant se souvenir de la générosité des Choctaw. Depuis, des liens d'amitié très forts les unissent.



Licenciés par vidéo

L'entreprise Uber, qui fait travailler des citoyens comme chauffeurs, va mal. Avec le

confinement, partout dans le monde, il y a très peu de travail. Lundi, Uber a annoncé la suppression de 3 000 emplois. Elle en avait déjà supprimé 3 700 début mai. Uber a licencié des milliers de personnes en même temps, par vidéo. En ce moment, de nombreuses sociétés américaines annoncent à leurs salariés qu'ils sont au chômage, par vidéo !



Manchots en visite au musée

La drôle d'idée est née un 1^{er} avril ! Le directeur du musée Nelson-Atkins, à Kansas-City, a proposé que les manchots du zoo voisin viennent voir les tableaux. C'était une blague, mais le directeur du zoo lui a répondu que ça ferait beaucoup de bien aux manchots de sortir du confinement. Jeudi, Bubbles, Maggie et Berkley ont donc eu la chance de voir le célèbre tableau « Les Nymphéas » de Monet, et d'autres. La vidéo amusante de cette visite a fait sourire plus de 400 millions de personnes ! Et le musée a reçu des propositions d'aide financière, qui vont lui permettre de sauver les emplois de ses salariés !



PAROLES PARTAGÉES...

En avril dernier, Vite Lu a diffusé l'appel à témoignages des élèves de l'école de la Senelle, à Laval (53). Voici leurs questions :

- Reed-Archange : *Quelle est la différence entre l'école d'autrefois et l'école d'aujourd'hui ?*
- Thomas : *Comment était l'école pendant la guerre ?*
- Sidonie : *Est-ce que vous aviez peur pendant la période de la guerre ?*
- Fadel : *J'aimerais savoir comment on s'amusait avant. Ça nous donnerait peut-être des idées.*
- Djahida : *Je voudrais savoir si l'école était mixte et si les élèves étaient nombreux en classe.*
- Wassila : *Avez-vous vu des soldats pendant la guerre ? Ou avez-vous été soldats ?*
- Ayoub : *Pendant la guerre les enfants avaient-ils tous une blouse à l'école ?*
- Isis : *Pouvez-vous nous raconter une bêtise que vous avez faite quand vous étiez petits ?*

Voici les réponses que nous ont envoyées plusieurs lecteurs de Vite Lu :

DISCIPLINE ET BÊTISES

Quelles sont les différences entre l'école d'autrefois et d'aujourd'hui ?

Henri Lombard : « *La discipline ! Les enfants d'aujourd'hui ont plus l'occasion de s'exprimer* ».

Yvonne Chaix : « *Un de mes professeurs réglait les problèmes de discipline à coups de pied dans le derrière !* »

Christiane Gadaud : « *La bonne conduite était une chose importante car mes parents n'ont pas eu la chance d'aller à l'école pour partager la connaissance et les jeux d'enfants.* »

Janine Reynaud : « *Nous, nous apportions le bois pour le poêle qui chauffait la classe.* »

Pendant la guerre :

Yvonne Chaix : « *Nous n'allions pas à école, mais je faisais mes leçons dans les champs ou dans les pommiers.* »

Comment on s'amusait ?

Les résidents : on jouait au cerceau, au ballon, à la marelle, à la corde à sauter, à cache-cache, à reproduire des métiers : épicier, marchand, etc, à chasser le « larmuse », nom donné au lézard des murailles dans la région du Trièves.

Jeanne-Marie Bedu : « *Moi, je m'amusais à aider à embouteiller la bière, car mon papa était brasseur.* »

La blouse à l'école :

Les résidents : la blouse était portée, même en dehors de la guerre. Elle était de couleur grise (les taches se voyaient moins !). Des élèves portaient des sabots que certaines familles confectionnaient elles-mêmes avec du hêtre (aussi appelé fayard) ou de la sapinette (épicéa).

Les bêtises : « Y'en a beaucoup ! »

Yvonne Chaix : « *Je me rappelle que, quand j'avais 10-12 ans, on allait avec une amie tirer le vin dans les pichets pour le restaurant de l'hôtel que tenaient mes parents à Saint-Firmin. Il fallait remplir jusqu'au goulot mais, quand on dépassait, on buvait le surplus ; et on se faisait gronder par mes parents car on était ronds !* »

Résidents de l'EHPAD Drac-Severaisse,
La Fare-en-Champsaur (05)

L'ÉCOLE ET LA GUERRE

L'école de mon enfance, dans un petit village, avait 2 classes de 25-30 élèves chacune. Les garçons et les filles travaillaient ensemble mais jouaient séparément pendant les récréations. Il n'y avait pas de maternelle, les enfants de 5 à 9 ans rejoignaient la petite classe et les autres la grande classe jusqu'au certificat d'études. Il n'y avait pas de transport scolaire et, quel que soit le temps, les enfants des hameaux faisaient parfois 4 km, chaussés dans leurs galoches montantes à semelles de bois. Le jour de la rentrée, les enfants arrivaient tout fiers dans leur blouse neuve, portant leur matériel : ardoise, cahier de brouillons et, dans un plumier, crayon à papier, porte-plume, gomme, dans un sac à dos en grosse toile pour les garçons, dans un sac tenu à la main pour les filles. La maîtresse fournissait les crayons d'ardoise, les plumes, les cahiers et les livres que les parents rembouraient chaque trimestre. Le but de l'école était de savoir lire vite et bien, écrire en lettres bien formées, sans faire de fautes et savoir compter. Dès que nous savions lire, nous avions une page à lire à haute voix à la maison et, le lendemain matin, nous avions une dictée.

Pendant la récréation, les garçons et les filles avaient chacun leur cour. Les garçons jouaient aux billes, au ballon, à la toupie et à saute-mouton. Les filles sautaient à la corde, jouaient à la marelle ou faisaient un cercle et une élève, placée au centre, cachait dans sa main un petit objet et faisait le tour avec la formule "Cache-cache Cadri, dis-moi où je l'ai mis" et il fallait deviner à qui elle l'avait confié. Au début de l'Occupation, nous avons eu une division allemande dans notre village, mais nous n'avions pas peur car nos parents nous avaient expliqué que ces soldats regrettaient sans doute leur famille et que nous devions rester polis. Ce qui ne nous empêchait pas de regretter l'absence de nos prisonniers, loin de leur pays et de leurs enfants.

Denise, 87 ans, EHPAD Les Jardins d'Antan,
Ruffec(16)



ENFANT PENDANT LA GUERRE

Je vais essayer de répondre à vos questions sachant que j'avais 9 ans à la déclaration de la guerre et 15 ans lorsqu'elle a pris fin en 1945.

Pour répondre aux questions de :

- Reed-Archange et Ayoub : la ou plutôt les différences étaient nombreuses. Lorsque nous arrivions en blouse dans la classe, la première leçon était l'instruction civique (déjà écrite sur le tableau noir), expliquée par la maîtresse, suivie d'une leçon de morale. Nous nous levions à l'entrée de la maîtresse ou de la directrice qui était très sévère et que nous craignons.
- Fadel et Djahida : À la récréation, nous, les filles, jouions à la marelle, faisons des rondes en chantant, sautons à la corde ou jouions à chat perché. Les écoles primaires étaient séparées. Sorties de l'école, nous rejoignons les garçons (nos frères, nos cousins et leurs copains) et jouions beaucoup au ballon, aux osselets, à la pichenette (avec un petit canif).
- Thomas et Sidonie : Pendant la guerre, nous avons eu très peur. En 1940, nous habitons à Viry-Châtillon, au sud de Paris, et les gares de triage de Villeneuve-Saint-Georges et Juvisy ont été bombardées. Il y avait souvent des alertes et nous descendions dans les caves. Le pire a été l'exode début juin 1940. Nous sommes partis en voiture et vélo (la 104 Renault était petite, 2 places devant et le spider rempli). Mon grand-père et moi avons suivi à vélo. Nous avons été bombardés tout le long de la route par des avions qui faisaient du rase-mottes et nous plongions dans les fossés. Nous avons vu beaucoup de gens tués et des chevaux morts. C'était terrible. À 90 ans, j'ai encore la chair de poule rien que d'en parler.
- Wassila : Nous avons malheureusement croisé beaucoup de soldats et nous étions toujours effrayés car ils emmenaient beaucoup de gens (que nous n'avons jamais revus). Mon père avait 33 ans, il a été mobilisé, a été soldat. Il est revenu après la débâcle et a ensuite été déporté en 1943. Mes oncles de 25 et 28 ans ont été soldats et sont partis dans la Résistance. Ils sont tous deux revenus.
- Isis : Comme tous les enfants, je n'ai pas fait une, mais beaucoup de bêtises dont la pire, je crois, a été d'aller à 13 ans dans une fête foraine remplie de soldats pendant l'Occupation.

Malgré tout, j'étais une bonne élève et je vous joins une photo de la classe du certificat que j'ai eu à 12 ans avec ma dispense. Les classes avaient environ 25-26 élèves et allaient de la maternelle au brevet. C'était ma grande et belle école communale qui m'a laissé un très bon souvenir !



Je vous souhaite à tous de faire de très bonnes études.

M^{me} Silberstein, Résidence Renaissance, La Celle-Saint-Cloud (78)

PETITE FILLE SAGE

Réponses à :

- Reed-Archange : Alors, les classes n'étaient pas mixtes : école des filles, école des garçons, en primaire et aussi au collège. Nous écrivions à la plume et à l'encre, puis au stylo. Il y avait aussi le crayon en bois, les crayons de couleur, mais pas de feutres (d'ailleurs je n'aime pas beaucoup ces derniers !). C'était dans les années 1950-1960. Comme tu t'en doutes, nous n'avions pas de tablette.
- Fadel : J'ai l'impression que tu aimes bien jouer ! Nous aussi, nous avions des jeux de société (petits chevaux, jeu de dames...). Il y avait aussi un jeu de balles que j'aimais beaucoup, car on pouvait jouer chacun son tour ou seul : on lançait une balle au mur (grosse comme une balle de tennis) et on devait taper dans nos mains avant de la récupérer ou tourner sur soi-même ou taper dans ses mains derrière sa jambe en la levant... Je pense que cela intéressait plus les filles !
- Isis : désolée, j'étais une petite fille très sage, donc je ne faisais pas de bêtises ou alors j'ai oublié !
- Thomas, Sidonie, Wassila, je vais vous parler de la guerre d'Algérie. J'avais une dizaine d'années et mon frère, 10 ans de plus que moi, est parti là-bas. C'était différent des guerres précédentes car la France était en paix. Mais nous avons peur. Je ne savais pas vraiment ce qu'il s'y passait, les infos n'étaient pas comme aujourd'hui, pas de télé, pas d'images. On essayait d'imaginer. À l'école, on nous demandait si nous avions des nouvelles, mais on en parlait peu. Je crois que l'on voulait nous protéger. On ne pensait qu'à une chose : que le soldat rentre vite à la maison ! Pendant que mon frère était en Algérie, je devais lui écrire des lettres et lui raconter ce que je faisais.

Christiane, Machecoul (44)

**Il n'y aura pas de journal jeudi 21 mai.
Merci de votre compréhension !**